

# Dictons d'octobre

Autor(en): **H.S.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **70 (1931)**

Heft 40

PDF erstellt am: **05.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-224139>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



# CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU  
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :  
Pache-Varidel & Bron  
Lausanne

ABONNEMENT :  
Suisse, un an 6 fr.  
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :  
Agence de publicité Amacker  
Palud 3, Lausanne.

## DICTONS D'OCTOBRE

**O**CTOBRE, huitième mois au calendrier de Romulus, a passé sous Numa au dixième rang, qu'il occupe encore. Octobre est le mois des vendanges et des dernières récoltes, parfois même, chez nous, celui de la première neige et des premiers froids. Il arrive fréquemment que les labours ont été entravés et retardés par la pluie. En tout cas, on ne saurait plus compter sur un temps constant :

Quand octobre entre par le beau,  
Il sort dans l'eau.

Et, cependant, le soleil reste l'élément important, indispensable ; les labours ne sauraient se faire avantageusement sous la pluie :

Il vaudrait mieux faire le fou,  
Que de labourer par temps mou.

La santé, elle aussi, appelle les rayons bien-faisants, sinon :

Octobre pluvieux  
Remplit cimetière au mieux.

Plusieurs faits permettent de pronostiquer un hiver plus ou moins doux : la persistance des feuilles ou leur chute hâtive sont des présages d'un hiver retardé ou proche :

Quand la feuille tôt se flétrit,  
Songe au bois qui feu nourrit.  
Quand abondent les faines,  
Que noix et noisettes sont pleines,  
Il fait un froid hiver  
Et la neige s'entasse sur la terre.  
Quand le chêne garde ses feuilles,  
L'hiver gèlera les oreilles.  
Chêne longtemps feuillé,  
Hiver très fort gelé.

De même, lorsque certains animaux ont une épaisse et chaude fourrure, on se plaît à y voir un signe de la Providence et l'on conclut à un hiver rigoureux :

Peau de lièvre chaude et épaisse ;  
Hâte-toi ! bois et tourbe entasse.  
Oiseaux et blaireaux gras  
Disent un hiver froid.

Les fleurs elles-mêmes et le soleil de l'arrière-saison ne laissent pas de donner une note pessimiste :

Fleurs de l'automne arriéré  
Cueillent fruits du prochain été.  
Pluies d'octobre et de novembre  
Préparent vent de décembre.  
Ciel d'octobre tout étoilé,  
Anime le feu à la cheminée.  
Que mouches d'octobre  
Ne te trompent pas !  
Vient au village la chauve-souris,  
De bois, de tourbe prends souci.  
Octobre et novembre pluvieux  
Préparent décembre venteux.  
Vent d'octobre et gelée,  
Janvier amadoué.  
Si octobre est chaud,  
Février sera froid.

La présence des mouches à fin octobre est un gage de beau temps exceptionnel qui permet aux troupeaux de continuer à sortir au pâturage.

A la Saint-Jude,  
L'hiver s'annonce rude.

H. S.



## ONNA FENNA BIN GARDAIE

**L'**ETAI tandu cllia granta guierra que s'è passâie lâi a on par d'an. Que lo bon Dieu no préservâi d'èin revère onna parâire ! Sè sant-te prâo tenailli, écrabouilli, fusilyi, tsaplliâ, que cein l'a ètà epouâirâo. Heureusement que nouâtron biau payi l'a ètà via de cllî l'einfè !

Mâ tot parâi, nouâtrè sordâ sant zu bordâ lè frontière. Et lé, cré mille boton de dietton, fail-lâi lè vèrè ! Se lè z'ennemi l'avant voliu sè niaisî per tsi no, mè z'amî, quemet l'arant ètà reçu, allâ pî. Nouâtrè guierriè lè fasant recoulâ rein qu'èin lâo montreint lè deint et lè bouenne. L'ètant tant crâno que quand sè guegnîvant dein on meryâo sè fasant pouâre à leu-mîmo. Dèmandâ pi à ti cllîâo que lâi sant zu. Et demandâ assebin à Guegnetsat, quemet l'ètà lo pe crâno de ti et quemet lo bon Dieu l'a gardâ son ottò tot lo temps que l'a fâliu allâ vè lè bouenne dâo payi.

L'è su que Guegnetsat l'ètà on bocon à la bouna et que sa fenna, la Méry, lâi èin fasâi accrèrè de tote lè manâire et lâi èin fasâi vèrè de tote lè couleu. L'è qu'assebin la Méry l'ètà asse galéza que Guegnetsat l'ètà niagnou et que tandu que stisse l'ètà èin militéro, stasse restâve tota soletta. Lo temps l'è grand dinse et Guegnetsat l'è bin restâ onn' annâie sein reveni à l'ottò.

L'a tot parâi pu reveni baillî on iâdzo la bouna né à cllîa grachâosa de Méry. Iô l'a trovâ on ottò tot proupro, bouna façon avoué dâi galé rideau à fenître, on manti de tràbllia tot batteint nâovo er dâi z'écouèlette quemet n'èin avâi jamé vu. Lo brâvo Guegnetsat n'èin crâyâi pas sè get. Et sa fenna lâi fâ dinse :

— Vâi-to, mon petit Guegnetsat, l'è lo bon Dieu ! M'a bin bény tandu que t'îra via. M'a pas laissî.

Guegnetsat l'ètà tot behîrâo, quemet vo pensâde. Tot d'on coup, ie l'ouât dein lo pâilo onna petite voix. Va vèrè et tràova dein on câro on galé bri<sup>1</sup> avoué, dedein, on petit mousse de quauque senanne.

Et Guegnetsat, lo brâvo Guegnetsat, l'a de dinse :

— Tot parâi, lo bon Dieu l'a trào bin fé lè z'affèrè ! *Marc à Louis.*

<sup>1</sup> Bri = berceau.

**Les bons ménages.** — Elle. — Mon chéri, je voudrais que tu me descendes le grand lustre du salon.

Lui. — Y penses-tu, cet énorme lustre !

Elle. — Oh ! ce sera un jeu pour toi. J'en ai absolument besoin pour le faire nettoyer à fond.

Lui. — Eh bien ! soit ! mais laisse-moi te raconter d'abord une petite histoire. Un de mes anciens camarades fumait tranquillement son cigare après le déjeuner, quand sa femme lui demanda de décrocher une suspension. Il grimpa sur une échelle, mais, pris de vertige, il tomba et la suspension lui fracassa le crâne. Désires-tu encore que je descende le lustre ?

Elle. — Eh bien ! non, mon ami, tu ne le feras pas aujourd'hui. Remettons cela à demain et profite de ce délai pour aller t'assurer sur la vie.



Marc-Henri en voyage.

## BLOIS

**L'**ANDIS que l'auto suit la rive gauche de la Loire, je songe que toutes ces bourgades, assises au bord du fleuve, ont eu leur heure de gloire à l'époque des rois ; Tours, Amboise, Blois, Orléans, petites villes de la province française, mais cités illustres.

Le souverain résidait, pour quelques semaines dans l'un de ces châteaux que l'on voit surgir brusquement à un détour du chemin, et toute sa cour le suivait en grand apparat. Ce n'étaient alors que fêtes, danses, chasses à courre et conspirations.

Blois fut la résidence favorite des rois de France au XVI<sup>e</sup>, de Louis XII à Henri III. Et, plus tard, sous Louis XIII, l'histoire raconte que de nobles conspirateurs ne redoutaient pas de répondre à l'appel du souverain, comme si ce dernier devait tout ignorer de leurs ténébreux desseins. Ce fut le cas de César, duc de Vendôme et de son frère Alexandre, fils, tous deux, d'Henri IV et de Gabrielle d'Éstrées. Ayant ourdi un complot contre Richelieu, ils furent mandés au château par le roi lui-même et invités à chasser le lendemain du côté d'Amboise. Se méfiant d'un guet-apens préparé par le tout puissant cardinal, le duc César s'excuse sur la fatigue que lui a causé un si long voyage en poste. Courtois, le roi n'insiste pas. Mais le surlendemain, les deux seigneurs sont arrêtés par un capitaine de gardes et conduits en carrosse au bord de la Loire où ils prennent place dans un bateau qui les emmène à Amboise, tandis que derrière eux, d'autres embarcations, pleines de soldats, les accompagnent. Pour être sûr qu'ils ne lui échapperont pas, Richelieu a chargé des gendarmes de la garde, des chevaliers et des mousquetaires d'escorter les embarcations en longeant les deux rives.

On imagine aisément cette flottille, portant pavillon du roi et descendant le fleuve pour conduire les deux captifs vers quelque prison lointaine...

L'auto sort enfin des bouquets de bois qui bordent la berge et brusquement l'on voit se dresser à l'horizon, la ville de Blois — une des plus plaisantes cités qui soit au monde. Bâtie en amphithéâtre, sur la rive droite, elle mire ses toits d'ardoises dans les eaux du fleuve, tandis qu'un large pont en dos d'âne la relie à la plaine de Val.

— Cela me rappelle Neuchâtel, fait Marc-Henri, mais un Neuchâtel sans pierre jaune et sans Jura !

La voiture franchit le pont et nous voici en-